

Marx, le retour

Dans sa pièce de théâtre, *Marx le retour*, Howard Zinn, fait dire à Marx à propos de notre temps : « J'ai lu vos derniers débats sur l'éducation. Quel non-sens ! Vous enseignez tout ce qui est nécessaire pour réussir dans le monde capitaliste »¹.

En effet, dans le domaine social, les axes dominants de travail sont : la cohésion sociale, l'intégration, l'inclusion, l'autonomisation, la responsabilisation. Marx ne cessait de critiquer ces démarches qui « ne voient dans la misère que la misère, sans y voir le côté révolutionnaire, subversif, qui renversera l'ordre ancien² ». Les points de vue sont irréconciliables. Il s'agit de bien plus qu'une opposition entre réformistes et révolutionnaires, : ce n'est pas le débat entre ceux qui voulaient avancer pas à pas et ceux qui pensaient que ce n'était faisable qu'en une fois pour toutes. Ces axes dominants du travail social veulent intégrer les pauvres, les miséreux. D'après Marx, il s'agit au contraire de construire avec ces miséreux d'autres modes de vie que ceux de la bourgeoisie.

Autrement dit, s'agit-il de transformer les prolétaires en bourgeois ? Dès lors, le problème est-il que les prolétaires n'ont pas la possibilité de devenir des bourgeois ? Ou alors, le prolétariat porte-t-il un point de vue singulier ? Ici, il y a un véritable choix à faire entre ces deux conceptions.

Retour ? Départ ? Ni l'un, ni l'autre...

D'abord une précaution tout de même : relire Marx n'apportera aucune solution ou recette. Soyons sérieux ! Le croire ne serait qu'un moyen d'éluder nos responsabilités. Les modes d'action, c'est à nous, vivants *ici et maintenant*, de les trouver. Toutefois, le travail de Marx peut nous aider à trouver **des problèmes**. Et ceci, de deux manières : d'une part parce qu'il consiste en grande partie en l'élaboration d'un problème. Et, ensuite parce qu'historiquement, en Occident, c'est notamment autour de Marx, au nom de Marx, que s'est constituée une des problématiques politiques majeures du XX^e siècle.

Aujourd'hui, il est plutôt acquis que pour agir il faut des solutions, que les problèmes sont évidents. Paradoxalement tout le monde a des solutions, et en dehors des néolibéraux armés de leur pragmatisme, peu de gens parviennent à mettre en place des actions. Marx

1 ZINN, Howard. *Marx le retour*, Agone, 2010. P 73.

2 MARX, Karl. *Misère de la philosophie*, éditions sociales 1977. cette critique revient systématiquement dans les écrits de Marx, on la retrouve par exemple dans le dernier chapitre du *manifeste du parti communiste*. Ou, encore dans *le 18 Brumaire* ou dans *le Capital*.

s'est attaché à élaborer patiemment un problème, avec la conviction que c'est à partir des problèmes que l'action est possible.

1-Qu'est-ce qu'un problème pour Marx ?

1.1 L'analyse théorique.

Le travail de Marx se concentre sur l'élaboration d'un problème. On peut l'énoncer rapidement de la manière suivante : pour les libéraux, le travail est un échange. Ainsi, une personne possède une usine, une entreprise et une autre possède sa force de travail (et éventuellement aussi un savoir, des capacités, des compétences...). Selon les libéraux, l'échange fonctionne ainsi : le patron de l'usine a besoin de travailleurs et les travailleurs ont besoin d'usines pour travailler. Le travailleur effectue une tâche et en échange, il recevra un salaire. Tant qu'on s'en tient à cette version des choses, la situation ne comporte aucun problème. Elle peut certes connaître beaucoup de dysfonctionnements : des salaires impayés ou insuffisants pour vivre correctement, le travail qui manque... Bref, toutes sortes de déséquilibres. Mais ce point de vue des besoins mutuels à combler ne génère aucun problème véritable, dans le sens d'un conflit, de positions irréconciliables.

Le problème, Marx le pose en faisant surgir la question de la lutte de classes. Elle n'est pas réductible à l'expression d'intérêts divergents, de négociations, de rapports de force dans un échange. Cela, les tenants du libéralisme peuvent parfaitement le reprendre à leur compte. Il ne s'agit pas non plus de compenser le déséquilibre, pour le dire simplement, entre les riches et les pauvres. C'est là le point de vue des dames patronnesses ou des philanthropes.

Marx va consolider une véritable problématique en plaçant la question au niveau du *mode de production*. Selon lui, le système capitaliste ne fonctionne que parce qu'il y a d'une part des capitalistes – c'est-à-dire des gens qui ont des capitaux – et de l'autre des gens dont le seul moyen de subsistance est la vente à ces capitalistes de leur force de travail. Cette division de la société, cette **séparation**, n'est pas un dysfonctionnement du mode de production capitaliste, mais la condition même de son existence et de sa perpétuation.

Marx va plus loin : si cette masse de gens est obligée de vendre sa force de travail pour vivre, le capitaliste lui, l'achète pour faire des bénéfices. Il n'y a pas d'échange parce que le capitaliste paye à l'ouvrier un salaire qui lui permet de renouveler sa force de travail et non un salaire correspondant à la valeur du travail concret produit lorsqu'il utilise cette force de travail. C'est ce que Marx appelle la *plus-value* ou la *survaleur*. Il n'y a pas d'accord à trouver, pas d'équilibre à rétablir, l'asymétrie entre le travail et le capital est indispensable au mode de fonctionnement du capitalisme.

Et c'est là que Marx trouve le problème, une asymétrie dans le fonctionnement. Une partie de la journée de travail d'un travailleur sert à payer son salaire, c'est-à-dire le nécessaire pour qu'il puisse travailler le lendemain. Mais le reste de la journée, le travailleur fournit un travail qui n'est pas payé par le capitaliste. C'est ce travail non payé, qui est détourné par le capitaliste pour accroître son capital. Vol auquel les vendeurs de force de travail ne

peuvent échapper, puisque c'est là la seule manière de gagner leur vie.

« La motivation et la finalité déterminante du procès de production capitaliste est d'abord que le capital se valorise au maximum, c'est-à-dire qu'il y ait une production maximum de survaleur, et donc une exploitation maximale de la force de travail par le capitaliste (...) La direction exercée par le capitaliste n'est pas seulement une fonction particulière issue de la nature du procès de travail social et relevant de celui-ci, c'est en même temps une fonction d'exploitation d'un procès de travail social, déterminé donc par l'antagonisme inévitable de l'exploiteur et du matériau exploité »³.

Le capitaliste n'occupe pas simplement une place dans la hiérarchie, un poste à responsabilité dans le processus de travail. S'il n'était que responsable que de cela il n'y aurait pas d'antagonisme fondamental. Mais, au-delà de l'homme qui occupe cette fonction, sa place est déterminée par un mode de production. Un processus du travail qui consiste à produire le maximum de survaleur n'est possible qu'au détriment des ouvriers, il n'est pensable que comme processus social. C'est parce que cette séparation existe dans la société que le travail prend cette forme. Il n'y a pas échange entre deux parties, le mode de production est socialement déterminé.

1.2 L'exemple concret du travail des enfants.

Au XIX^e siècle, le recours au travail des enfants est courant dans des nombreuses branches de l'industrie et dans les mines. La manière de déterminer un problème, le point de vue proposé donne lieu à des perspectives très différentes.

Il y a ici trois sortes de points de vue : celui de la famille, celui de la médecine et celui d'une classe.

Le point de vue de la famille est en quelque sorte celui du passé, de la tradition. Depuis ce point de vue l'enfant appartient à la famille, et c'est celle-ci qui doit déterminer s'il peut travailler ou non.

Dans les faits, ce point de vue est bien entendu affaibli au XIX^e siècle. Conséquence directe de l'exode rural notamment, les familles ne sont plus du tout des lignées mais très souvent quelques individus isolés. Par ailleurs, ces familles ne possèdent plus aucun moyen de production et elles vivent dans une société où le travail des adultes n'est pas suffisant pour vivre.

Par ailleurs, ce point de vue heurte le principe libéral de l'individualisme. En effet, pour que le capitalisme existe, il faut que ceux qui ont une force de travail puissent la vendre. Il faut que chacun soit maître de sa force de travail pour la vendre.

La médecine va limiter le pouvoir des familles. Elle va poser comme principe le fait qu'il faut respecter un peu le développement des enfants. Cette intervention n'a rien de généreux, elle va limiter le pouvoir de la famille, qui reste tout de même un pouvoir opaque, un frein pour le développement du libéralisme. Une fois ce point de vue mis en place, tous ceux qui physiquement sont capables de travailler peuvent vendre leur force de travail. La question devient alors une question technique. Si les enfants peuvent physiquement travailler, il n'y a pas de raison de l'interdire. Ce sera le point de vue des

3 MARX, Karl. *Le capital*. Livre premier, PUF, 1993, p 372-373.

libéraux, même s'ils ne s'interdisent pas de l'habiller de toutes sortes de rhétoriques morales. Notamment le discours sur la valeur travail, le travail comme mode d'éducation, etc.

Du point de vue de classe, la question est différente. Il n'y a pas de contrat possible, il faut arrêter le travail des enfants parce que ce n'est pas une question individuelle, ni liée à la famille. Bien entendu, le point de vue des médecins, les diagnostics précis qu'ils établissent sont utilisés, Marx les cite à plusieurs reprises dans *le Capital* notamment. Mais les analyses des experts sont toujours placées dans le contexte d'un mode de production. Si le travail des enfants est nécessaire pour beaucoup de familles, il faut comprendre que c'est lié au fait que le salaire est calculé en fonction de la reproduction de la force de travail et non de la valeur qu'il produit.

2-Un ou plusieurs problèmes ?

Pendant un siècle, la lutte de classes fut une des problématiques centrales de l'Occident. Deux critiques lui furent adressées régulièrement et plus précisément dans les années 1950 et 1980.

2.1 Les critiques de après-guerre.

D'une part une critique sur la centralité : la lutte des classes, en tant que conflit, est-elle le problème qui détermine d'autres sous-problèmes marginaux ? Par exemple, les luttes anticolonialistes ou de libération des minorités (les migrants, les femmes, les mouvements noirs américains, les fous, les indiens...) devaient-elles être subordonnées à la lutte de classes ? Ainsi, longtemps, les luttes des Indiens en Amérique latine, des Noirs aux États-Unis, les luttes féministes - ou tant d'autres qui se sont développés dans les années 1950 -, étaient perçues par les marxistes comme des « petits bouts » d'une grande lutte, et non comme des luttes à part entière. Dans le *Manifeste du parti communiste*, Marx et Engels affirmaient que : « les conditions d'existence de la vieille société sont déjà supprimées dans les conditions d'existence du prolétariat. Le prolétaire est sans propriété ; ses relations avec sa femme et ses enfants n'ont plus rien de commun avec celles de la famille bourgeoise ; le travail industriel moderne, l'asservissement moderne au capital, aussi bien en Angleterre qu'en France, en Amérique qu'en Allemagne, ont dépouillé le prolétaire de tout caractère national. Les lois, la morale, la religion sont à ses yeux autant de préjugés bourgeois derrière lesquels se cachent autant de préjugés bourgeois.»⁴. La teneur de cet extrait paraît bien trop optimiste ! Évidemment, il s'agit d'un manifeste, un texte de combat. Mais l'idée que les prolétaires occupent forcément le bon côté, et encore plus l'idée qu'il y a toujours un bon côté, universellement bon, a probablement coûté très cher au mouvement communiste. Elle a notamment fait les beaux jours de toutes sortes de commissaires politiques, détenteurs de doctrines justes, et autres petits pères des peuples. Au détriment de toutes sortes de mouvements d'émancipations concrets. Question éminemment pratique, les perspectives de lutte étaient très différentes selon la réponse adoptée.

4 MARX, Karl. ENGELS, Friederich. *Manifeste du parti communiste*. Éditions sociales, 1986 p 71.

2.2 Les années 1980

La lutte des classes comme conflit a été critiquée en tant que problématique, et ce, bien entendu depuis sa formulation par Marx. Avant qu'il formule son hypothèse sur la lutte des classes, on avançait déjà que le capitalisme était juste, parce que basé sur l'échange. Mais, dans les années 1980, apparaît une critique relativement neuve. En effet, la lutte de classes entraînait avec elle une promesse de victoire et l'arrivée future d'un monde sans classes. Ce monde « libéré », les marxistes vont l'appeler le communisme scientifique, une sorte de réalisation de l'Utopie sur terre (il faut noter que cette question est relativement marginale dans les œuvres de Marx, mais elle existait déjà dans la Révolution française, et plus largement dans le mouvement des Lumières et elle prendra une place importante dans les discours et dans l'imaginaire communistes).

L'épuisement de cette hypothèse dans le domaine politique va se formaliser dans le début des années 1980. En 1989, son plus célèbre détracteur est Francis Fukuyama avec son fameux (et fumeux) opus sur la *Fin de l'histoire*. L'économiste américain reprend de manière confuse et spectaculaire, des thématiques déjà travaillées et retravaillées depuis longtemps : rien ne justifie l'affirmation que l'histoire « avance ». Et donc, rien ne garantit que quelque sacrifice que ce soit, quelque lutte que ce soit va s'additionner, pour mener au résultat final. Et surtout, l'idée même de résultat final disparaît. Tout comme le résultat des actions humaines paraît aléatoire, il faudrait se contenter de constater que le capitalisme existe, et gérer au mieux...

3-Solution ou pas ?

Le conflit n'a pas de solution. C'est le principal grief qu'on lui impute. Il ne servirait à rien parce qu'il n'apporte pas de résultats. Rien ne garantit son dépassement et, le cas échéant, qu'il aboutisse vers un « mieux »... *A contrario*, le consensus se présente lui-même comme un résultat idéal. Par pression utilitariste, on tente sans cesse d'éviter les conflits, voire de les transformer le plus vite possible en consensus, lorsqu'ils apparaissent malgré tout.

3.1 Les promesses.

Promettre quelque chose dont l'issue ne dépend pas de soi est toujours un geste de pouvoir. Une promesse peut s'émettre par « un plus fort » ou une personne qui détient un savoir que les autres n'ont pas. Mais surtout dès qu'une personne arrive à promettre, c'est-à-dire à être cru, la seule chose qu'on peut conclure est qu'il sait convaincre. Quoi qu'il en soit, c'est toujours un geste déséquilibré, une demande d'obéissance, en échange d'un bien futur. Dans les promesses politiques, non seulement il n'y a jamais le résultat attendu au bout, mais surtout il y a un résultat tangible et immédiat, d'autres oppressions : des maîtres libérateurs qui se joignent à la cohorte de tous ceux qui savent ce que les gens doivent faire, de ceux qui se connaissent dans le bien des autres. Le fait que les conflits ne soient plus porteurs de promesses de solutions heureuses est, en fin de

compte, une libération.

3.2 Le consensus.

Tout d'abord une remarque, le meilleur consensus possible, pour qui ? Le consensus se fait entre ceux qui sont « autour de la table », mais qu'est-ce qui détermine ce qu'il faut être pour avoir le droit de s'asseoir à table ? Certes, on peut trouver un consensus pour déterminer la forme des acteurs qui négocient le consensus. Mais, on peut redoubler la question : qui décide la forme des acteurs, le type d'acteurs, le mode de légitimité... de ceux qui vont se concerter pour décider quel type d'acteur ira chercher le consensus... Et ainsi de suite.

En effet, les tenants du consensus vont trop vite. Il ne suffit pas de dire « tout le monde est représenté », il faut encore savoir en tant que quoi chacun est représenté. Est-on représenté en tant travailleur, que citoyen, qu'amateur de films iraniens, que deuxième génération d'immigré, que prolétaire, que fille de parachutiste anglais ? Il y a, de toute manière, quelque chose qui ne peut être résolu en termes de représentation et de consensus.

3.3 -le conflit.

Le conflit ne fait pas irruption suite à un défaut de la pensée, il ne provient pas d'un manque de démocratie. C'est, certes, une faille dans la représentation, quelque chose de non représenté et qui est pourtant à l'œuvre. C'est ainsi que Marx et Engels commencent leur manifeste. Le communisme ils ne l'ont pas inventé, il hantait déjà l'Europe, il était déjà de l'ordre d'une présent non représenté. Plutôt qu'un manque de démocratie, un trop plein, le conflit est ce qui déborde la représentation parce qu'il y a trop de réel pour qu'il soit réduit à la représentation.

« Un spectre hante l'Europe : le spectre du communisme. Toutes les puissances de la vieille Europe se sont unies en une Sainte-Alliance pour traquer ce spectre : le pape et le tsar, Metternich et Guizot, les radicaux de France et les policiers d'Allemagne.

Quelle est l'opposition qui n'a pas été accusée de communisme par ses adversaires au pouvoir ? Quelle est l'opposition qui, à son tour, n'a pas renvoyé à ses adversaires de droite ou de gauche l'épithète infamante de communiste ?

Il en résulte un double enseignement.

Déjà le communisme est reconnu comme une puissance par toutes les puissances d'Europe »⁵

La question, théorique et politique, était d'agir pour que cette puissance devienne une singularité, c'est-à-dire qu'elle ne se résorbe pas dans la représentation, qu'elle ne prenne pas la forme d'un dysfonctionnement, mais qu'elle se déploie sous celle d'un conflit. Parce

5 MARX, Karl. ENGELS, Friederich. *Manifeste du parti communiste.*

que le conflit – pour Marx et Engels, la lutte des classes - est l'angle qui va permettre de penser le capitalisme.

Cette lutte de classes n'est pas assurée de résultats, personne ne peut savoir où elle peut mener. La lutte de classes n'est pas un programme qui montre le chemin à suivre ou une recette pour s'assurer d'une réussite.

Retour au retour à Marx.

Dans son livre sur le 18 brumaire (le coup d'État de Napoléon III en 1851), Marx affirmait que l'histoire se répète, d'abord comme une tragédie, ensuite comme une comédie.

L'histoire se répète comme comédie lorsqu'on cherche à mimer le passé. Dès qu'on fait semblant que tout est égal, que ce sont les mêmes agents et les mêmes conditions. Dès qu'on se met à chercher si toutes choses étant égales par ailleurs... Alors, on devient des clowns tristes et sérieux, on répète les mots d'ordre comme si c'étaient des formules magiques... on se met à espérer et à regarder chaque information comme un oracle. On réinterprète sans cesse, on cherche des acteurs pour jouer les rôles canoniques. Ainsi, certains s'interrogent sur qui va remplacer les ouvriers comme acteurs de la lutte des classes: peut-être les jeunes marginalisés, les exclus du chômage, les sans-papiers, les intérimaires, les précaires... ?

Le retour n'est créateur que s'il est aussi une métamorphose, il ne s'agit pas d'ajuster un peu les analyses pour les conformer au goût du jour, le conflit n'existe que s'il est actualisé.